

LE NATIONAL MUSEUM OF THE AMERICAN INDIAN, À WASHINGTON, UN MUSÉE DES CULTURES VIVANTES

Joëlle Rostkowski

Volume 34, numéro 3, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082190ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082190ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Rostkowski, J. (2004). LE NATIONAL MUSEUM OF THE AMERICAN INDIAN, À WASHINGTON, UN MUSÉE DES CULTURES VIVANTES. *Recherches amérindiennes au Québec*, 34(3), 103–107. <https://doi.org/10.7202/1082190ar>

ayant ratifié plusieurs textes et adopté diverses lois, l'État bolivien n'a pas posé les gestes ni pris les mesures nécessaires pour transcrire les textes et les droits des peuples autochtones dans la réalité. Si la démarche vers une autre constitution garantissant davantage de droits devait conduire à se satisfaire une nouvelle fois d'un autre texte, les peuples autochtones auraient-ils de meilleures garanties de voir respecter et appliquer concrètement leurs droits?

D'un autre point de vue, celui d'une réelle représentativité et insertion des populations autochtones dans la société bolivienne, la question qui se pose est la suivante : l'Assemblée constituante peut-elle imposer une rupture profonde et durable avec la logique d'exclusion des peuples autochtones qui a eu cours jusqu'ici?

La réponse n'est pas simple. À la lumière de la situation historique d'une part, et d'autre part au vu des divers autres facteurs de la crise actuelle⁹, la démarche vers une représentation plus équitable des peuples originaires de Bolivie suppose d'abord un sentiment de bien commun et une orientation qui dépasse les clivages sectoriels, régionaux et ethniques ; et ce de part et d'autre. Or, un tel rapport entre autochtones et « Espagnols » n'a pas encore vu le jour, au niveau des élites particulièrement. Malgré certaines alliances dans les moments de crise sociale et politique, comme en octobre 2003, l'héritage de l'histoire demeure lourd.

Si la Constituante bolivienne devait réussir, ce ne serait pas tant à cause d'une re-formulation majeure de sa Constitution, laquelle reconnaît déjà de nombreux droits aux autochtones, tout comme elle a mis en place des institutions qui n'étaient pas présentes dans d'autres pays comme la Colombie ou le Pérou.

Ce serait plutôt parce que se dessinerait une réelle reconnaissance par l'ensemble du pays de la nécessaire mise en œuvre de politiques de luttes contre l'exclusion de sa majorité, par exemple des politiques de représentation privilégiant celle des autochtones du pays. Cela existe dans le cas des candidates femmes aux postes électifs. Pourquoi ne serait-il pas possible de le faire dans le cas des personnes et des peuples autochtones?

[1^{er} octobre 2004]

Notes

1. Informe especial « Los derechos a la propiedad y la tenencia de la tierra y el proceso de saneamiento », Defensor del Pueblo, La Paz, septiembre 2003.
2. « 50 años de violación a los Derechos Humanos en Bolivia », Yuri Aguilar Dávalos, opinion rapportée par Bolpress, 31 mars 2004.
3. Le gaz est utilisé par les familles pauvres pour cuisiner et se chauffer, car l'électricité est beaucoup trop chère.
4. La Bolivie et le Chili n'entretiennent pas de relations diplomatiques entre eux depuis 1978, après l'échec de négociations pour récupérer une sortie bolivienne sur le Pacifique.
5. En l'an 2000, 63 % de la population était considérée comme pauvre (moins de 2 \$US par jour) et 37 % très pauvre (moins de 1 \$US par jour) [PNUD, *Rapport sur le développement humain 2000*].
6. Le Congrès national bolivien est formé de 157 députés et sénateurs élus, membres ou affiliés à différents partis politiques. La Constitution prévoit que les chefs des deux partis ayant obtenu le meilleur pourcentage de voix sont tous deux éligibles à la présidence, laquelle sera élue par le Congrès lui-même. Aux élections de juin 2002, cela fit que Gonzalo Sánchez de Lozada (chef du MNR) et Evo Morales, dirigeant du MAS (Movimiento al Socialismo) et d'origine aymara, étaient tous deux éligibles à la présidence du pays, tranchée par le Congrès en faveur de Lozada.
7. Il faut savoir que la revendication pour une Assemblée constituante ne date pas d'octobre 2003. Elle est apparue depuis quelques années, notamment en mai 2002, avant même les dernières élections générales, à l'occasion de la « Marche pour l'Assemblée nationale constituante et la défense des ressources naturelles », marche impulsée par les autochtones de la partie orientale (CIDOB, Central Originaria del Oriente Boliviano) et qui partit de Santa Cruz pour se rendre à La Paz, siège du gouvernement.
8. « Análisis comparativa de las formulas de elección de la Asamblea Constituyente en Colombia, Ecuador, Perú y Venezuela. Pistas para el caso boliviano », Guido Ibarquén, junio 2004.
9. Qu'on pense ici à des facteurs comme la crise des finances publiques, l'importance du secteur informel dans l'économie, le régionalisme et l'autonomisme en montée avec les nouvelles perspectives économiques comme la richesse du gaz bolivien, les conflits sociaux persistants parce que demeurés sans solution...

Ouvrages cités

INE (Instituto nacional de estadísticas de Bolivia), Censo 2001 : « Autoidenti-

ficación con pueblos originarios e indígenas de la población de 15 años o más de edad según sexo, área geográfica y grupo de edad », <http://www.ine.gov.bo>
 — , 2001 : « Población por censos según departamento, área geográfica y sexo, 1950-2001 ». www.ine.gov.bo
 LANGLOIS, Denis, 2003 : « La Bolivie d'après 2003 : Entre la crise d'un modèle et la recherche d'une alternative ». « *Observatoire des Amériques* », novembre. www.ceim.uqam.ca
 Ministerio de Asuntos Campesinos, Pueblos Indígenas y Originarios, 2001 : *Compendio de legislación indígena*. La Paz, Bolivia.

LE NATIONAL MUSEUM OF THE AMERICAN INDIAN, À WASHINGTON, UN MUSÉE DES CULTURES VIVANTES

Joëlle Rostkowski
 EHESS/UNESCO,
 Paris

Un moment de réconciliation et de reconnaissance

(Richard West, directeur du Musée)¹

Ce musée n'est pas seulement un nouveau lieu dépositaire de biens culturels ; il constitue une véritable révolution quant au rôle des autochtones au sein de la société américaine dominante.

(Jim Adams, *Indian Country Today*)²

L'OUVERTURE DU NATIONAL MUSEUM OF THE AMERICAN INDIAN (NMAI) à Washington, le 21 septembre 2004, est un événement d'importance. Depuis la loi de 1989 portant création de ce musée au sein de la vénérable Smithsonian Institution (Public Law 101-185), quinze ans se sont écoulés, marqués par de nombreuses confrontations et négociations. Son directeur, Richard West, est un juriste cheyenne et arapaho, qui évolue avec aisance dans deux univers, amérindien et non amérindien. Il est lui-même l'incarnation d'une ère nouvelle, au cours de laquelle la politique fédérale s'est infléchie et où la Smithsonian a dû tenir compte des voix indiennes. Il a voulu que le NMAI, qui reprend la collection du Heye Museum de New York, vieux musée trop peu visité, détenteur de près d'un million d'objets, soit différent des autres.

Le nouveau musée a coûté 219 millions de dollars, dont un peu plus de la moitié seulement provient de sources fédérales. Cent millions de dollars ont



Vue latérale du musée
(Photo de Nicolas Rostkowski)

été obtenus auprès du secteur privé et de communautés indiennes qui ont fait office de mécènes car elles connaissent une prospérité inattendue grâce à leurs casinos (Pequots, Oneidas et Mohegans).

À la tête d'une équipe en grande majorité amérindienne (Gerald McMaster, Truman Lowe, George Horse Capture, Emil Her Many Horses, Gabrielle Tayac...), Richard West, conscient de l'importance symbolique de ce musée mais aussi du caractère unique de la collection Heye, a voulu faire de son ouverture un événement culturel d'ampleur internationale.

UNE INAUGURATION FESTIVE

La cérémonie d'ouverture, qui annonçait un festival d'une semaine, a eu lieu la veille de l'équinoxe d'automne, sur l'esplanade de verdure qui constitue le Mall, espace cerné par certains des monuments les plus prestigieux de la capitale, notamment le National Museum of Natural History, l'Air and Space Museum et le Capitole. Le nouveau musée, construit sur le dernier espace disponible sur le Mall, est orienté vers l'est, du côté du soleil levant. Il est entouré de plantes qui symbolisent l'ensemble du continent américain : maïs, tabac, tournesols, érables. De vieux blocs de pierres, sur lesquels coule une cascade, évoquent l'ancienneté de la présence amérindienne sur le continent.

Le nouveau bâtiment, massif mais tout en rondeurs, construit dans une pierre calcaire de couleur miel, se détache nettement des bâtiments administratifs aux angles durs qui l'entourent. Il semble avoir été sculpté dans une falaise, et ses courbes douces, modelées

par le vent du désert du Nouveau-Mexique. Conçu par l'architecte black-foot Douglas Cardinal, il porte sa marque, même si l'architecte, à la suite de dissensions, a été remplacé en 1998 par des équipes qui ont dû compléter son œuvre. Et le résultat ne souffre pas trop de cette discontinuité. Sa pierre dorée semble refléter les différentes nuances de la lumière, du levant jusqu'au couchant. À l'extérieur comme à l'intérieur, une impression de vie s'en dégage. Avec la lumière naturelle qui provient du sommet du dôme et grâce à un jeu de huit prismes, l'intérieur s'anime de reflets d'arcs-en-ciel changeants, projetés sur les parois et dans son grand espace de réception circulaire, dit *Le Potomac* ('là ou l'on apporte les biens').

Le musée a ouvert ses portes sous un soleil éclatant, ce qui a semblé de bon augure, alors que plusieurs milliers d'Indiens représentant des communautés de l'ensemble du continent, de l'Alaska à la Terre de Feu, défilaient en costume traditionnel sur le Mall. Cette procession, partie aux premières heures de la matinée du Musée d'histoire naturelle, rejoignit le nouveau musée dans le calme et la bonne humeur au milieu de la journée, sans que les forces de police massées autour du Mall aient à intervenir. C'est alors que sur des écrans géants apparurent les visages des principaux orateurs, notamment les deux élus qui eurent un rôle déterminant dans la création du NMIA, les sénateurs Daniel Inouye de Hawaï et Ben Nighthorse Campbell du Colorado, ainsi que le directeur du musée, Richard West, qui arborait la coiffe de plume de ses ancêtres.

Ce fut un immense pow-wow intertribal, qui se voulait symbolique d'une présence indienne éclatante et festive, en un lieu où déambulent d'ordinaire les fonctionnaires de l'administration fédérale et des familles de touristes provinciaux. Les badauds se mêlèrent spontanément aux communautés qui défilaient avec leurs bannières et leurs drapeaux, leurs reines de beauté et leurs anciens combattants. Chaque groupe avait, pour l'occasion, « adopté » les non-Indiens qui s'étaient inscrits des mois à l'avance pour défiler avec eux. Des rencontres insolites et spontanées s'ensuivirent, tandis que l'on pouvait voir des Inuits saluant des Aztèques, des Ojibwas s'entretenir avec des Mayas ou des Lakotas admirer la grâce des danseuses maories. Au cours de cette autocélébration de l'ensemble des premières nations, des contacts s'établirent aisément avec les habitants de la Capitale. Le soir, alors qu'un coucher de soleil spectaculaire embrasait la capitale, Buffy Sainte-Marie (Crie) et Rita Coolidge (Cherokee) partagèrent la scène avec la chanteuse mixtèque Lila Down. Au cours du festival qui suivit des musiciens amérindiens donnèrent des concerts de musique traditionnelle, de rock et de jazz.

UNE CÉLÉBRATION

DE LA SURVIE CULTURELLE

Dans l'ensemble, la population de la capitale et la majorité des médias firent bon accueil à l'originalité architecturale de ce nouveau musée et aux manifestations de joie et de fierté qui s'exprimèrent lors de son inauguration. Pourtant, ces festivités n'eurent pas l'heur de plaire à tout le monde. Certains y virent une représentation excessivement optimiste de la condition indienne. Le journal *Libération* se fit l'écho des critiques de certains traditionalistes et dénonça cette « image heureuse des Premiers Américains [...] bien éloignée de la réalité de leur vie quotidienne : pauvreté, alcoolisme, casinos, subventions et humiliations » (Pascal Riché, *Libération*, Paris, 22 sept. 2004). En effet, des traditionalistes de l'American Indian Institute, s'élevèrent contre le message de survie culturelle qui inspire le nouveau musée. Il eût mieux fallu, selon eux, ériger un musée de « l'holocauste » du peuple indien.

LE SAVOIR ET LA MÉMOIRE

Mais la controverse la plus sourde et la plus fondamentale est celle qui



Femme apache, sculpture d'Allan Houser, exposition temporaire (Photo de Nicolas Rostkowski)

oppose depuis plusieurs années certains des américanistes de la Smithsonian Institution et les dirigeants du nouveau musée. En effet, le musée a été conçu en rupture avec ce qui l'a précédé. L'équipe dirigeante du NMAI, composée d'une très grande majorité d'Amérindiens, a été animée, au cours de ces quinze années de préparation, par la volonté que les visiteurs, en quittant le musée, puissent le voir d'un œil nouveau. Ils ont voulu que les collections soient présentées dans une perspective autochtone et que le musée témoigne d'une histoire tragique sans se complaire dans l'évocation dramatique du passé.

Richard West, républicain et choisi comme directeur du musée sous l'administration de George Bush Sr parce qu'il paraissait incarner un certain conservatisme, n'en est pas moins un Amérindien militant. Tout en demeurant très diplomate il n'a pas caché son intention de tenir à l'écart la vieille école des anthropologues non-Amérindiens, ces « grands prêtres », qu'ils considèrent comme les représentants d'une époque révolue

(*New York Times*, 21 sept. 2004). Sous son impulsion et celle de l'équipe qui a présidé à la conception initiale du musée, composée notamment de personnalités amérindiennes du monde des arts et des lettres telles que Vine Deloria, Scott Momaday, Joy Harjo, Dave Warren, la résolution de concevoir un « *museum different* » a prévalu. La brochure officielle qui présente la mission du musée annonce sans ambages cet objectif, qui est d'ailleurs réitéré dans les salles des expositions permanentes : « D'ordinaire dans ce genre de musée ce sont les anthropologues qui nous disent ce qui est le plus important. Ici ce sont les communautés qui nous racontent leur propre histoire³. » Officiellement dédié à la protection, à l'étude et à l'exposition de la vie, des langues, de l'histoire et des arts des peuples autochtones du continent américain, le NMAI a l'ambition de révolutionner la représentation des cultures amérindiennes.

L'HÉRITAGE DE GEORGE GUSTAV HEYE

Dans ce contexte, on aurait presque tendance à oublier que le NMAI hérite du grand collectionneur George Heye une collection de 820 000 objets. George Heye naquit le 16 septembre 1874. Sa collection, qui fut l'œuvre de sa vie, appartient donc désormais à un musée national conçu et dirigé par des Indiens. Le nouveau musée a ouvert ses portes cent trente ans presque exactement après la naissance du collectionneur. Il est désormais détenteur de la totalité de la collection Heye, mais il est étonnant de constater que 8000 objets seulement y sont exposés. L'essentiel de la collection est actuellement conservé dans le Cultural Resources Center de Suitland, situé dans le Maryland et qui est accessible aux chercheurs⁴. Par ailleurs le NMAI conserve son antenne de New York, qui a ouvert ses portes en 1994 dans l'Alexandre Hamilton Custom House, au sud de Manhattan.

George Heye eût-il apprécié que sa collection soient gérée par les Indiens? Rien n'indique qu'il se soit beaucoup soucié de leur sort. Mais il fut possédé par la passion de l'art amérindien et sut acquérir des chefs-d'œuvre. Comme le souligne Bruce Bernstein dans un article de l'*American Indian Arts Magazine* : « l'absence relative de concurrence donna à Heye la possibilité de satisfaire son appétit vorace de collectionneur » (*American Indian Arts Magazine*, automne 2004). Excentrique,

collectionneur obsessionnel et éclectique, il ne pouvait se résoudre à quitter un village indien sans acheter et emporter une bonne partie de son patrimoine culturel. Sa passion le fit renoncer à ses activités d'ingénieur et de banquier et le conduisit à consacrer sa fortune personnelle à la constitution de la collection d'art amérindien la plus importante du monde.

OBJETS, AVEZ-VOUS DONC UNE ÂME ?

Avec la nouvelle équipe à la tête du NMAI, la collection de George Heye change de mains et le concept même d'objet est reconsidéré. Dans un entretien accordé au *Washington Post*, George Horse Capture, l'un des conservateurs du musée, déclarait à cet égard que « beaucoup d'objets du musée ont une dimension spirituelle supérieure à leur valeur esthétique » (*Washington Post*, 15 septembre 2004⁵). Dans cette optique nouvelle, les objets sont perçus comme détenteurs d'une histoire, perpétuant un lien avec les anciens, et avec la communauté tout entière. Richard West, quant à lui, souligne dans le même article que « pour les Indiens, les objets sont vivants, animés plutôt qu'inanimés [...] il y a de la vie dans tout ce qui constitue la nature, ajoute-t-il, et donc dans les objets qui ont été créés à partir d'éléments naturels » (*ibid.*). Le pouvoir des objets et leur caractère sacré doivent être pris en considération. Jim Pepper Henry, chargé de la conservation des objets à Suitland, fait valoir qu'il faut prendre certaines précautions pour leur manipulation, « car elle peut affecter non seulement leur intégrité physique, mais aussi leur intégrité métaphysique » (*ibid.*). Quant au chef spirituel lakota Arvol Looking Horse, il fait remarquer que, dans les vitrines du musée, les pipes sacrées sont délibérément présentées en deux parties, par respect, et aussi en raison du pouvoir trop grand qui en émane quand le tuyau et le fourneau sont réunis.

Dans cette perspective, les objets de la collection Heye acquièrent une dimension supplémentaire mais leur existence, leur présentation et leur documentation n'ont plus la même dimension strictement scientifique que dans un musée classique. D'où l'indignation de certains commentateurs qui ont, dès le 21 septembre, mis l'accent sur le fait que le musée n'était pas parfait, en dépit de son grand pouvoir de séduction. Le *Washington Post*, dans l'ensemble très favorable au

musée, a quand même choisi de publier, le jour même de l'inauguration, un article assez critique selon lequel « le musée est plus intéressant de l'extérieur que de l'intérieur ». Paul Richard, son auteur, s'interroge : « [le musée] est détenteur de 800 000 objets indiens. Où sont-ils ? La plupart ne sont pas là. Et ce qui manque aussi c'est la somme de connaissances que l'on attend des bons musées. » Un article acerbe du *New York Times* daté du même jour déplorait le manque de logique, de connaissances et de précision dans l'agencement des vitrines et les légendes des objets. La fonction sociologique que le musée entend exercer en faisant entendre la voix des Indiens ne lui paraissait pas suffisante. Il s'indignait du manque de contenu scientifique des expositions et des vitrines. Et de fait, dans l'exposition intitulée *Window on collections*, le parti-pris thématique conduit à placer avec une documentation succincte un trop grand nombre d'objets du même type dans une même vitrine (perlage, pointes de flèches, poupées, objets représentant des animaux...)

LES EXPOSITIONS PERMANENTES

Les trois principales expositions permanentes du musée sont intitulées respectivement « Notre univers », « Nos peuples » et « Nos vies ». La première, comme l'explique son conservateur Emil Her Many Horses, invite au voyage à travers le cycle d'une année solaire, les étoiles, les équinoxes et les solstices. Le visiteur découvre comment les corps célestes ont façonné la vie quotidienne et cérémonielle, ainsi que les savoirs ancestraux qui caractérisent les univers respectifs des différentes communautés amérindiennes. Les mythes de création sont relatés sous la voûte céleste tandis que des panneaux décrivent les jeux propres aux Amérindiens et évoquent les calendriers cérémoniels et des fêtes traditionnelles comme la fête de morts au Mexique.

L'exposition intitulée « Nos peuples » entend faire entendre l'histoire du point de vue indien. Laissant de côté des épisodes particulièrement connus comme la Piste des larmes, qui doit faire l'objet d'une exposition ultérieure, elle met l'accent sur le choc des cultures, et la confrontation des Premiers Américains avec l'armée, l'Église et le gouvernement fédéral. Pour illustrer ce propos, une immense vitrine regroupe de multiples spécimens d'armes à feu tandis qu'une

autre présente des dizaines de bibles. Des témoignages viennent animer les chronologies et les commentaires historiques. Le passé est évoqué subjectivement, pour faire entendre le point de vue des acteurs de l'Histoire et en mettant l'accent sur la résilience héroïque des communautés amérindiennes à la conquête et à la colonisation.

La troisième exposition permanente traite de la vie contemporaine et des questions d'identité. Elle comprend une partie consacrée au « Red Power » et au militantisme des années 1960 et 1970 et prend le parti de consacrer une place particulière à des groupes moins souvent représentés dans les musées, en particulier des petites communautés de la région de Washington, telles que les Pamunkeys de Virginie, mais aussi les Amérindiens urbains (en l'occurrence ceux de Chicago) et les Métis de Saint-Laurent (Manitoba).

En fait, ces choix ne peuvent satisfaire tout le monde, car, en honorant certaines petites communautés, ils en laissent beaucoup d'autres de côté – dont les représentants se sont étonnés, lors de l'inauguration, de ne pas être mentionnés. Mais ils sont sous-tendus par une volonté politique qui prime sur l'exhaustivité. Comme Richard Lacayo l'a souligné dans le magazine *Time*, « les communautés indiennes, dans ce nouveau musée, se servent de la collection Heye pour se présenter comme elles se perçoivent elles-mêmes, et non comme les Blancs ont voulu les représenter ». Et il ajoute : « Échec et mat ? C'est trop tôt pour le dire mais la partie est intéressante à observer » (*Time Magazine*, 20 sept. 2004).

UN COMBAT CULTUREL

L'affirmation identitaire, la délibération de faire ressortir les points communs des différentes cultures amérindiennes, en dépit des différences tribales, conduisent à des généralisations parfois excessives, qui ont été dénoncées à juste titre par le *New York Times*. Derrière ces généralisations s'affirme la détermination de faire accepter le concept d'autochtonie et de susciter le respect et la reconnaissance plutôt que l'apitoiement sur le passé.

C'est aussi l'une des raisons pour lesquelles le musée, s'attribuant une fonction fondamentale de centre d'art contemporain, consacre l'une de ses salles les plus importantes à une exposition rétrospective de l'œuvre du grand sculpteur et dessinateur apache Allan Houser

(1914-1994) et de celle du peintre chipewa George Morrison (1919-2000).

Musée des cultures vivantes, vivant et imparfait, attachant et novateur, le National Museum of the American Indian ne propose pas seulement un autre regard sur d'anciennes cultures. En opérant une rupture avec la tradition muséographique et ethnographique il se prive d'un vivier de savoirs et d'expériences avec lesquels il devrait savoir renouer à l'avenir. En s'isolant des anciennes équipes de la Smithsonian, il a voulu affirmer son autonomie mais il a aussi nourri l'antagonisme qui s'exprime aujourd'hui au sein d'une partie de la communauté scientifique.

Toutefois, en innovant de façon véritablement révolutionnaire, il sait retenir le visiteur, le charme, l'accueille comme peu de musées savent le faire. Il a tous les atouts pour séduire le grand public (il compte attirer quatre millions de visiteurs par an), mais aussi pour attirer les spécialistes s'il accepte de reconsidérer certains de ses parti-pris un peu *New Age* et de corriger ses présentations trop partielles ou sommaires des objets qui constituent sa collection. Son point fort est son excellente connaissance des cultures indiennes contemporaines, représentées non seulement par des expositions d'objets mais aussi par des programmes multimédias présentés dans son amphithéâtre principal et dans le Lelawi Theater, situé au quatrième étage. Ce dernier propose actuellement un film de 13 minutes, intitulé *Who We Are*, qui évoque les multiples facettes de l'Amérique indienne contemporaine à travers un survol saisissant de ses paysages contrastés. En captant quelques visages pris sur le vif, certains célèbres et d'autres anonymes, le film constitue une évocation visuelle des profondes mutations de ces dernières décennies. Il a l'intérêt de rappeler simplement qu'il n'est pas étonnant que des populations vouées à la disparition puissent vouloir proclamer leur résilience et leur survie.

Le musée sait aussi illustrer l'hospitalité indienne. Dans son restaurant *Mitsinam* ('mangeons', en piscataway), des plats traditionnels permettent un voyage gastronomique dans l'Amérique indienne. L'invitation à la recherche est aussi bien orchestrée. Son centre informatique bien équipé, avec une vue splendide sur le Capitole, propose une documentation visuelle précieuse sur la collection du musée. Selon les responsables, il devrait bientôt permettre

d'accéder aux ressources d'autres musées et centres de recherche du pays.

En repensant l'histoire mais aussi en proposant une « réconciliation », l'équipe dirigeante du musée a agi avec diplomatie mais aussi dans un esprit de conquête institutionnelle. Elle est parvenue à gagner une place nouvelle pour les Amérindiens parmi les institutions culturelles de la capitale mais aussi, symboliquement, au sein de la nation. Il lui reste encore à corriger certaines imperfections. Mais c'est déjà une belle victoire.

Notes

1. Brochure intitulée *National Museum of the American Indian, Map and Guide*, Smithsonian Institution, p. 7.
2. *Indian Country Today*, numéro spécial consacré au NMAI, 22 sept. 2004. Ce numéro comprend plusieurs articles très intéressants permettant de comprendre le point de vue indien, mais aussi de mieux suivre la genèse de la création du musée, depuis les difficultés associées au manque d'intérêt manifesté initialement par la ville de New York à l'égard du projet, jusqu'aux négociations qui ont conduit à le créer à Washington plutôt qu'au Texas, solution initialement proposée.
3. Brochure *National Museum of the American Indian, op. cit.*
4. Une navette assure le transport du NMAI au CRC, situé au 4220 Silver Hill Road, Suitland, Maryland
5. Le *Washington Post* a assuré, du 15 au 22 septembre, une couverture presque quotidienne des événements ayant trait à l'ouverture du musée.

JIM WRIGHT (1932-2004) ET SON DERNIER CADEAU

Norman Clermont
Université de Montréal,
Montréal

JIM WRIGHT vient d'être appelé à un autre congrès. Le Musée canadien des civilisations vient aussi de publier la première partie du troisième volume de *A History of the Native People of Canada*, écrit par ce chercheur prolifique et influent. On m'a demandé de commenter cet ouvrage mais l'archéologie canadienne est aujourd'hui en recueillement et je ne connais personne qui ait l'expérience, la compétence et l'autorité pour évaluer adéquatement le contenu d'une telle publication. En effet, Wright avait décidé d'occuper sa retraite à couvrir l'histoire culturelle des groupes

amérindiens ayant fréquenté le territoire aujourd'hui appelé canadien, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la rencontre avec les Européens. En pratique, la tâche était épouvantable. Parce que le territoire est énorme : plus de dix-sept fois la superficie de la France. Parce que le temps est long : au moins dix mille ans. Parce que l'histoire culturelle qui s'est déroulée sur cet espace est complexe et parce que l'archéologie canadienne, encore en pleine croissance, rend prématurée toute synthèse d'une telle envergure. Et pourtant, Jim Wright l'a tentée. Il était le seul qui pouvait risquer ce regard. Parce qu'il avait presque tout vu. Parce qu'il avait presque tout lu. Parce qu'il avait discuté avec presque tout le monde. Parce qu'il avait pratiqué à la fois le terrain et le laboratoire, en plus d'avoir consacré des heures patientes aux bricolages reconstitutifs.

N'exagérons cependant pas trop. Jim Wright était un être humain et, en tant que tel, s'il méritait pleinement l'estime et le respect que chacun lui accordait, il ne pouvait maîtriser dans le détail tous les dossiers, exploiter avec la même intensité toutes les dimensions du passé et reconstituer avec précision toutes les trajectoires ethnographiques. Il avait néanmoins une qualité indéniable : il faisait du Jim Wright ! Faire du Jim Wright, c'est d'abord et avant tout prendre un contact *personnalisé* avec des banques de données, les interroger d'une manière *sélective* et articuler ce qui est retenu dans des *représentations suggestives*. À cet effet n'oublions pas qu'il a passé sa vie dans un Musée national et qu'il a toujours voulu partager ses visions et ses connaissances avec le public, général ou spécialisé.

Il n'avait cependant pas la prétention de croire que ses représentations étaient parfaites et il savait qu'elles ne faisaient pas toujours l'unanimité. Il ne voulait pas non plus être à la mode, ne recherchait jamais les effets épistémologiques et il avait la taille voulue pour résister à la critique. Il ne faisait pas dans la dentelle théorique et ne tenait guère à tisser des accommodements interprétatifs avec les autres. Il se contentait de faire du Jim Wright en ajoutant en sous-entendu à chaque paragraphe : *Here's where I stand! If you feel uncomfortable, go and do better... or otherwise!*

Persennellement, j'ai toujours apprécié cette attitude, cette franchise, cette indépendance mais aussi cette ouverture qui permettait le désaccord sans entraîner automatiquement de longs débats inutiles. À cause de nos formations, de

nos expériences, de nos attitudes, de nos préoccupations et de nos interrogations souvent différentes, nos désaccords étaient très nombreux, malgré un intérêt commun pour l'histoire culturelle et la mise en ordre des données. Nous ne nous entendions complètement sur aucun des grands chapitres du développement des groupes préhistoriques du Québec et nous ne nous entendions pas non plus sur la valeur représentative de divers sites, sur diverses pratiques méthodologiques, sur la façon de comprendre les phénomènes d'adaptation, le changement culturel, etc. Pourtant, il a toujours été pour moi un interlocuteur privilégié, un chercheur incontournable et je n'ai jamais ressenti de sa part un quelconque agacement en face de ce qui était apparemment une autre façon de lire les dossiers et d'exposer des intuitions interprétatives. Il respectait l'« *otherwise* » parce qu'il ne confondait jamais la vérité avec sa représentation, le suggestif avec l'indiscutable, les données avec leur traduction en discours.

On devient archéologue professionnel pour documenter, analyser et comprendre le passé. Le passé tel qu'il était quand il était du présent, ou du devenir. Mais ce passé est révolu, directement insaisissable et il n'en reste que des miettes défraîchies, chargées d'informations laconiques et codées. Pendant trente, quarante ou cinquante ans on use son énergie à déterrer et à décoder ces miettes, à les articuler en cohérence et à reconstruire les ombres d'une réalité fugace. Jim Wright l'a fait avec passion, avec honnêteté, avec générosité et avec une intensité remarquable. À sa manière et en sachant que tout serait toujours à recommencer.

L'archéologie canadienne vient sans doute de perdre un des meilleurs professionnels de toute son histoire et, en soulignant son départ, l'archéologie québécoise tient à offrir à sa famille le témoignage de sa reconnaissance et la sincérité de ses condoléances. Pour l'instant, imaginons seulement qu'il se trouve encore en congrès avec Emerson, MacNeish, Taylor, Lee, Forbis, Pendergast, Kennedy, Ritchie et quelques autres joyeux lurons qui l'attendaient.

P.S. Bien sûr que j'ai aussi lu les 1672 pages de son dernier ouvrage (vol. I, II, IIIa). Avec attention. Avec plaisir. Avec surprise. Souvent en désaccord avec Jim. Parfois agacé par les nombreuses coquilles éditoriales et déçu par la faible éloquence des illustrations. Je suis encore convaincu qu'il y a mieux